Discours magique, discours rhétorique : contribution à une réflexion sur les effets de persuasion

Autor(en): **Danblon, Emmanuelle**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **- (2005)**

Heft 1-2

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-870111

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

DISCOURS MAGIQUE, DISCOURS RHÉTORIQUE. CONTRIBUTION À UNE RÉFLEXION SUR LES EFFETS DE PERSUASION

Introduction

Les réflexions qui suivent trouvent leur origine dans un questionnement global à propos des mécanismes de la persuasion en rhétorique. Nous utiliserons ici une acception assez large de la notion de rhétorique, englobant tout discours construit pour emporter l'adhésion d'un auditoire, quel que soit le contexte institutionnel dans lequel il est prononcé. On pensera donc autant aux discours d'éloge et de blâme du genre épidictique qu'à des discours prononcés dans des contextes juridiques, politiques, commerciaux ou familiers.

Comme tout genre institutionnellement bien déterminé, la rhétorique doit fonctionner comme un «horizon d'attente», selon l'expression de Todorov (1978). Chaque société, ajoute-t-il, a son propre système de genres qui est en rapport avec l'idéologie dominante. Cela implique que l'interprétant est compétent face aux discours de la société dans laquelle il vit et agit, en ce sens qu'il est capable d'y repérer des indices qui guideront sa bonne interprétation. Or, parmi les phénomènes linguistiques et cognitifs auxquels est confronté l'auditoire de la rhétorique, beaucoup ont un statut ouvertement fictionnel: c'est le cas des figures en général, c'est le cas de certaines mises en récit et plus généralement encore, de certains actes de langage. L'auditoire de la rhétorique interprète tous ces phénomènes discursifs en sachant qu'il est engagé dans une visée persuasive. Pour autant, la conscience de la dimension fictionnelle n'empêche en rien que se produise l'effet de persuasion. Autrement dit, dans ce cas comme dans beaucoup d'autres, la présence de fiction n'est pas synonyme de leurre ou de

tromperie mais d'une attitude collective et partagée. Selon Jean-Marie Schaeffer, l'attitude fictionnelle se définit comme une fonction pragmatique qui pose un cadre institutionnel (1999: 148 sqq). Je propose de partir de ces postulats théoriques pour aborder le phénomène complexe de la persuasion.

1. La persuasion et les genres discursifs

Il arrive que certains genres discursifs, parfois très éloignés de la rhétorique au plan institutionnel, comme au plan cognitif, présentent des phénomènes discursifs assez proches. C'est le cas du discours magique et de certains aspects du discours thérapeutique. Qu'en est-il, dans ces cas, du statut de la fiction et de l'effet de persuasion?

Mais il faut tout d'abord aborder la question obligée, épineuse, de la légitimité d'un tel rapprochement. Todorov prenait lui-même ses distances, dans la foulée des critiques adressées aux travaux de Lévy-Bruhl (cf. Schuhl 1969), face à une comparaison trop hâtive et trop idéologique entre littérature, poésie et discours psychotique: «Parfois, on ajoute au groupe ainsi constitué les enfants, les sauvages et nos ancêtres pré-hominiens pour former le bloc du «prélogique», du «pathologique» ou du «préœdipien» (1978: 84-85). Il va de soi que, présentée comme telle, la comparaison n'a aucun intérêt, d'autant qu'elle mélange des productions discursives qui sont des institutions avec d'autres qui n'en sont pas[1].

Le but d'une étude comparée entre discours rhétorique, discours magique et, dans une moindre mesure, discours thérapeutique est plutôt de contribuer à une compréhension globale de la rationalité discursive. Il ne s'agit donc pas de réaffirmer une frontière étanche et réductrice entre le rationnel et l'irrationnel. Mais il ne s'agit pas pour autant de faire le constat impuissant — et obscurantiste — de l'absence de toute frontière entre le rationnel et l'irrationnel. Il y va d'une appréhension moins réductrice de la notion même de rationalité. On se contentera ici, de redéfinir la rationalité autrement qu'en termes de logique ou d'accès à la vérité mais, plus largement, comme le signe d'une capacité à s'adapter de façon souple à un environnement social englobant, bien sûr, l'ensemble des productions discursives et les institutions dont elles émanent. En ce sens, la compétence interprétative

---

[1] À ce titre, Adam & Heidmann 2003 notent que le contour des institutions discursives, comme la littérature, varie en fonction des époques. Une telle remarque se retrouve chez Paul Veyne 1983 à propos du statut du mythe.

de tout locuteur constitue l'un des critères de sa rationalité et sa capacité à interpréter un discours dans sa visée discursive, comme une manifestation de cette rationalité.

2. *Réflexion préalable sur la toute puissance des idées*

La première chose qui vient à l'esprit lorsqu'on compare les discours magiques aux discours rhétoriques — ainsi que, dans une certaine mesure, aux discours thérapeutiques lorsqu'ils mettent en œuvre des dialogues avec certains psychotiques — c'est le rôle qu'y joue la *toute puissance des idées*. Dans ces discours, les croyances et les représentations du monde semblent intimement liées aux désirs — ou aux craintes. Plus précisément, il y aurait un lien particulier entre les représentations que l'on se fait du monde tel qu'il est et celles que l'on s'en fait tel qu'on l'idéalise — ou tel qu'on le craint. C'est la nature de ce lien qui retiendra notre attention dans un premier temps.

Au plan cognitif, la «toute puissance des idées» se manifeste dans des états mentaux comme la duperie de soi (le *wishful thinking*) ou l'effet Œdipe. Le premier manifeste une propension à prendre ses désirs pour des réalités, le second, une propension à prendre ses craintes pour des réalités.

Dans cette perspective, on peut voir dans le modèle davidsonien de la duperie de soi une conception réductionniste de la rationalité. Comme on va le voir, celle-ci pose certains problèmes à l'analyse. En effet, selon Davidson (1985), il faut supposer que l'individu qui fait l'expérience mentale de la duperie de soi se trouve dans une situation de «moi divisé». Ce postulat permet à l'analyse de résoudre le problème posé par le fait qu'une personne manifestement rationnelle entretienne simultanément deux croyances contradictoires. Pourtant, comme le souligne Engel (1996: 134), la prise en compte de la dimension émotionnelle dans ces états mentaux nous conduit à envisager le décalage entre la réalité et sa représentation en des termes plus fins que celui des croyances contradictoires. Engel souligne d'ailleurs le lien très net qui s'instaure entre la foi, un désir intense et la duperie de soi. De tels états mentaux pourraient d'ailleurs constituer des entités homogènes, que l'on pourrait nommer des *croilontés*.

Mais en amont de ces cas assez peu répandus, ces phénomènes existent aussi dans les pensées quotidiennes ainsi que dans le langage courant. Ainsi, il arrive que l'on exagère ses chances de succès pour augmenter la confiance dans l'événement dont on espère la réalisation. C'est le cas lorsqu'on dit «J'y arriverai» pour s'encourager soi-même face à une épreuve imminente. Même si une telle

prédiction se base sur une croyance non fondée, on ne peut pas dire qu'il s'agit là d'une expression irrationnelle[2].

À ce titre, Pears (1986) évoque un cas intéressant d'action dont la motivation semble se situer à la limite de la rationalité. On annonce la mort de quelqu'un qui est encore bien vivant dans un grand quotidien ou dans un hebdomadaire[3]. Selon Pears, cela pourrait traduire le désir de la part de l'annonciateur que la croyance *encore fausse* au moment de l'énonciation se réalisera par le simple fait du choc que recevra l'individu concerné à la lecture de l'annonce. Mais cette explication ressemble à une rationalisation quelque peu hâtive.

En première analyse, il convient de noter qu'un tel acte discursif public provoque indéniablement un effet émotionnel très puissant dont la nature est assez complexe. On retrouve un effet analogue dans les menaces qui sont souvent proférées sous forme de prédictions d'un événement non désirable («Tu ne perds rien pour attendre», «Tu vas voir ce qui va t'arriver»). Tout se passe comme si, dans ces cas, s'instaurait un lien quasi-ontologique entre l'acte de langage et sa réalisation. De tels effets sont assez souvent recherchés dans les blâmes du genre épidictique où l'on met en scène les événements néfastes auxquels seront confrontés les ennemis. De même, l'effet réalisant des actes de langage est bien sûr le propre du discours magique, néfastes dans le cas de la magie noire, bénéfiques dans le cas de la magie blanche.

Comme le souligne encore Pears à propos de ces annonces publiques, il y a là une façon d'exprimer le fait que la croyance «doit être vraie» (*ought to be true*). On peut déceler derrière ces habitudes discursives comme une éthique magique ou «réalisante» qui fonderait la représentation du monde à partir de désirs ou de craintes.

Au niveau collectif, cette éthique magique émerge lorsqu'un groupe prend la mesure du décalage qu'il y a entre les croyances et la réalité[4]. Livet dit qu'il y a dans ces cas, de la part du groupe, un besoin de résistance aux révisions. L'émotion consécutive à ces décalages est, en un sens, à la source des valeurs que partage une

---

2 Sur tout ceci, voir Danblon 2004.

3 Il s'agit d'une pratique existante. Il y a quelques années, en effet, un grand journal satirique français avait annoncé la mort de l'Abbé Pierre pourtant encore bien vivant.

4 Le cas exceptionnel de la marche blanche en Belgique illustre bien ceci. La couleur blanche représentant la pureté exprimait une résistance face à la nécessité d'admettre l'horreur face à la découverte des corps des deux petites filles.

communauté donnée. La dimension éthique liée à ces phénomènes est sans doute une composante importante des comportements discursifs que nous tentons de cerner. Partager une émotion reviendrait donc, dans ces cas, à réaffirmer les valeurs communes. Sous cet angle, tout éloge funèbre illustre un cas de résistance aux révisions. Pensons aux expressions conventionnellement épidictiques: «Nos enfants ne sont pas morts en vain», «Il est passé dans un monde meilleur». Elles expriment en effet une représentation du monde qui résiste à la représentation réelle, source de douleur. De telles représentations, en tant qu'elles sont partagées, peuvent alors former des valeurs. Mais Livet cite un cas plus complexe où la dissonance cognitive est encore plus forte: les membres d'une secte continuent à croire à la prédiction de fin du monde alors qu'elle ne s'est pas réalisée à la date prévue. Selon Livet, il est possible de maintenir des croyances, même si le monde ne correspond plus à nos représentations, car elles correspondent à des situations désirées. Ces situations désirées sont les représentations concrètes de nos valeurs.

Les quelques réflexions qui ont retenu notre attention jusqu'ici peuvent se résumer par le tableau ci-dessous:

DISCOURS MAGIQUE	Magie noire (imprécation)	Magie blanche (conjuration)
DISCOURS RHÉTORIQUE	Blâme	Éloge
ACTE DE LANGAGE	Menace (prédictions inquiétantes)	Promesse (prédictions rassurantes)
TYPE D'ÉNONCÉ	«Tu mourras dans d'atroces souffrances»	«Tu seras bientôt sur pied»
ÉTAT MENTAL	Effet Œdipe	Duperie de soi

3. Une analyse comparative

Nous allons à présent analyser ces phénomènes mentaux dans les différents types de discours qui nous intéressent. Nous chercherons, ce faisant, à établir quel statut respectif y reçoit la fiction. Pour la clarté du propos, nous articulerons l'analyse selon la division classique entre ethos, pathos et logos. On examinera ainsi successivement le statut de l'auditoire, celui de l'orateur (énonciateur) et enfin, celui du discours lui-même.

3.1. Le statut de l'auditoire

Commençons par le discours magique. On s'accorde à dire que le discours magique se donne comme agissant sur les choses (Todorov 1978, Favret-Saada 1977, Wells 1993). Selon Todorov, vouloir provoquer une action par la parole produit un discours magique si l'allocutaire est un référent inanimé ou incapable de comprendre le discours. Cela semble indiquer que celui auquel s'adresse le discours ne doit pas constituer un auditoire au sens plein du terme.

Voici un exemple emprunté à Todorov (1978: 261), censé agir contre les brûlures:

(1) Feu de Dieu, perds ta chaleur
comme Judas perdit sa couleur
Quand il a trahi Notre-Seigneur
Au Jardin des Oliviers.

Cet échantillon de discours magique s'adresse à une entité inanimée à qui il est demandé d'accomplir une action — ou plutôt de subir un changement d'état. Un tel discours est prononcé par le magicien en présence du patient. Le critère de Todorov est rencontré: le feu est l'allocutaire du discours mais en tant qu'entité inanimée, il n'est pas censé «comprendre» le discours. Celui-ci s'adresse en fait au patient qui en est le destinataire réel: le discours magique se présente comme agissant sur un objet mais dans le but réel d'agir sur le bénéficiaire. C'est cela qui fait dire à Todorov que le discours magique est à la fois conflit (on lutte contre l'objet inanimé) et signe (on s'adresse indirectement au bénéficiaire). Dans ce cas, l'effet de persuasion semble conditionné à cette articulation qui s'instaure entre un auditoire apparent et un auditoire réel. Todorov compare explicitement ce cas avec celui qui consiste plus largement à obtenir l'adhésion d'un auditoire:

> [...] dans la description persuasive, l'acte référentiel est soumis à l'acte allocutoire: l'intention d'agir sur autrui est, sinon explicitement déclarée, du moins facile à établir. Dans l'acte magique au contraire, seul l'acte référentiel se donne à voir; si j'agis directement sur l'interlocuteur, il n'y a plus de magie. (1978: 279)

Du côté du discours thérapeutique, on rencontre des phénomènes analogues dans des dialogues entre une patiente schizophrène et sa thérapeute[5]. Il s'agit d'un témoignage recueilli par une psychiatre auprès d'une patiente lorsqu'elle fut guérie:

---

[5] Merci à Philippe Schepens de m'avoir fait découvrir ce document fascinant.

(2) Par exemple, si j'avais mal à une dent, j'allais vers Maman et je lui disais: «Maman, il y a ma dent qui fait des siennes, dis lui un mot.» Et Maman répondait: «Dent, veux-tu laisser tranquille ma petite Renée, Maman te le commande. Tu va accepter le médicament que je vais te donner et tu laisseras dormir ma Renée. Tu as compris, dent?» Et je répondais pour la dent: «Oui, Maman». Cette personnification des parties souffrantes de mon corps me faisait un bien immense. Car lorsque je souffrais de quelque part, j'éprouvais un sentiment désagréable d'atteinte, et même d'attaque de ma personnalité. Je concevais la douleur comme une intruse, une étrangère, et en même temps, j'avais pitié de la partie malade. Alors, je me dissociais de cette partie malade, et je m'alliais avec Maman pour éloigner la douleur qui m'empêchait de dormir, d'une part, et pour soigner et plaindre la partie douloureuse d'autre part. (Séchehaye 1950: 90)

Ce passage correspond à un moment où la patiente est déjà en phase de guérison. Elle utilise consciemment, et en complicité avec la thérapeute, ce cadre discursif pour éviter l'angoisse trop forte que pourrait induire chez elle la douleur physique.

Comme dans le discours magique, on observe un dédoublement de l'auditoire. La thérapeute s'adresse à la dent mais la véritable bénéficiaire du discours est la patiente. Pourtant, l'acte de langage adressé à la dent s'interprète plus naturellement comme un ordre que l'acte de langage du discours magique adressé au feu. Une des raisons de cette différence dans l'interprétation réside peut-être dans le fait qu'ici la dent est personnifiée, alors que dans le cas du discours magique, le feu ne l'est manifestement pas. Au contraire, on a vu que dans un tel cadre, l'adresse à une entité inanimée semble participer du statut magique du discours. Ensuite, il semble clair que la réussite de ce discours est en partie liée à la décision commune de la malade et de la thérapeute de créer un cadre ludique dans lequel chacune joue un rôle. Le commentaire de la patiente sur les raisons du bénéfice qu'elle éprouvait à cette mise en scène semblent militer dans ce sens. Dans le cas du discours magique, la dissociation des auditoires est présentée comme réelle, alors qu'ici, elle semble assumée comme ludique. Pour autant, on ne peut pas dire qu'elle relève d'une attitude fictionnelle pure, telle qu'on en trouve dans la conduite esthétique, comme nous allons le voir à présent.

Comme nous l'avons suggéré plus haut, il semble que la situation rhétorique soit marquée au plan linguistique comme au plan cognitif par une présence constante de mécanismes qui relève de la fiction. À ce titre, la rhétorique serait une institution discursive qui utiliserait

notoirement la conduite esthétique au sens de Schaeffer. Pour illustrer cela, nous analyserons la fin de l'éloge funèbre de Jean Moulin prononcé par André Malraux lors du transfert de ses cendres au Panthéon:

(3) L'hommage d'aujourd'hui n'appelle que le chant qui va s'élever maintenant, ce *Chant des partisans* que j'ai entendu murmurer comme un chant de complicité, puis psalmodier dans le brouillard des Vosges et les bois d'Alsace, mêlé au cri perdu des moutons des tabors, quand les bazookas de Corrèze avançaient à la rencontre des chars de Rundstedt lancés de nouveau contre Strasbourg. Écoute aujourd'hui, jeunesse de France, ce qui fut pour nous le Chant du Malheur. C'est la marche funèbre des cendres que voici. À côté de celles de Carnot avec les soldats de l'an II, de celles de Victor Hugo avec les Misérables, de celles de Jaurès veillées par la Justice, qu'elles reposent avec leur long cortège d'ombres défigurées. Aujourd'hui, jeunesse, puisses-tu penser à cet homme comme tu aurais approché tes mains de sa pauvre face informe du dernier jour, de ses lèvres qui n'avaient pas parlé; ce jour-là, elle était le visage de la France...

En première analyse, on remarquera ici, comme dans les autres discours analysés, une dissociation des auditoires: la «jeunesse de France» constitue l'auditoire officiel d'un discours qui s'adresse réellement à la France toute entière[6]. L'action qu'on lui demande d'accomplir est tout à la fois réelle (penser à Jean Moulin) et symbolique (prendre le visage de Jean Moulin entre ses mains). Mais ici, la dissociation des auditoires ne se fait pas entre un auditoire apparent et un auditoire réel mais qu'il y a véritablement une double adresse[7]: la jeunesse de France est simultanément une partie de l'auditoire réel auquel on demande effectivement de penser au résistant, mais aussi, elle devient à la fin du discours une entité abstraite, inanimée, qui, fictivement, ferme les yeux de Jean Moulin au moment de sa mort. L'émotion qui émerge de cette construction s'adresse, bien sûr, à l'ensemble de l'auditoire.

3.2. Le statut de l'orateur

Passons à présent au statut de l'orateur. Dans le discours magique, la puissance du discours est conditionnée au contexte de son énoncia-

---

[6] Notons en outre que le discours commence par une adresse officielle au Président de la République ce qui souligne encore le caractère publiquement conventionnel de l'ensemble de ces dissociations.

[7] Sur la double adresse, on consultera Jürgen Siess et Gisèle Valensy (éds.) 2002: *La double adresse*.

tion et, partant, au statut de la personne qui le prononce. L'enquête de Jeanne Favret-Saada dans le bocage français montre à quel point le cadre d'énonciation est déterminé de façon rigide par le discours magique. En effet, lorsqu'elle cherche à obtenir des informations depuis son statut d'ethnologue, elle se trouve face à une absence totale de coopération. On peut interpréter cela comme le signe du fait que le discours est intimement attaché à la distribution des rôles d'orateur et d'auditoire au sein du discours magique. Or, dans ce cadre, l'ethos de l'ethnologue est totalement déplacé pour traiter ce genre de matière. Les informateurs expriment cela par leur attitude suspicieuse face à la simple demande d'information de l'ethnologue à des fins scientifiques. Pour eux, on est engagé dans le discours magique ou on ne l'est pas mais si on l'est, c'est forcément dans un cadre procédural où il est utilisé en tant qu'il est magique. De même, certaines formules de guérison sont transmises secrètement, souvent de génération en génération et, si elles étaient révélées à autrui, elles perdraient tout simplement leur efficacité. On ne peut pas dire plus clairement que dans ce cadre, l'efficacité du discours est concrètement attachée à la personne qui le prononce: non pas à son statut social, à son expertise ou à ses talents charismatiques: il est simplement attaché au fait qu'il s'agit de cette personne plutôt que de n'importe quelle autre. Autrement dit, l'ethos du discours magique se confondrait purement et simplement avec la personne concrète.

Dans le discours magique, la relation entre ethos et pathos se donne comme un cadre à la fois naturel et immuable.

Reportons nous à présent au dialogue entre la psychiatre et sa patiente en phase de guérison pour analyser l'ethos dans le discours thérapeutique.

Comme pour les auditoires, on voit se dessiner un double jeu sur les énonciateurs, où l'on voit, finalement, se dégager quatre instanciations de l'ethos:

ETHOS RÉEL	Psychiatre	Patiente
ETHOS JOUÉ	Maman	Dent/Renée

Le dialogue officiel se déroule entre «Maman» et la dent, c'est-à-dire, au niveau de l'ethos joué. Mais on suppose que le discours réellement adressé se déroule entre la psychiatre et sa patiente. Cette configuration se complique du fait que le discours joué se déroule en présence

de Renée qui, à ce moment, joue le rôle de la fille de «Maman»[8]. Quoi qu'il en soit, un cadre ludique est posé de façon concertée par la psychiatre et sa patiente, dans lequel la distribution des rôles est parfaitement respectée. Cela rejoint d'ailleurs une intuition de Jon Elster sur ce type de cadre discursif:

> En des termes grossiers, le thérapeute doit croire en une théorie pour que l'activité thérapeutique lui paraisse utile, et l'activité thérapeutique sera inefficace s'il ne pense pas qu'elle est utile. Le thérapeute et le patient sont les complices d'une folie à deux mutuellement profitable. (Elster 1984: 32)

Il semble justement que la complicité se joue, non pas sur une *folie* mais sur une *convention* ludique. Elster prend la peine de rapprocher le cadre thérapeutique des situations plus classiques de persuasion.

Mais l'ethos rhétorique a encore un statut bien particulier par rapport à ce que nous venons de voir. Le champ énorme des études sur l'ethos depuis Aristote jusqu'aux travaux les plus récents (Amossy 1999) montrent que l'ethos rhétorique est précisément une mise en scène de la personne de l'orateur, tant au niveau de ce qu'il représente en tant qu'individu (l'ethos préalable) que de ce qu'il laisse apparaître dans le discours lui-même (l'ethos discursif). La séparation de ces deux niveaux et la possibilité de leur articulation semble propre à l'institution discursive de la rhétorique. La dissociation entre personne réelle et personne discursive est au cœur de l'institution rhétorique. Elle se base sur des conventions partagées par la communauté argumentative. De telles conventions permettent de séparer le discours de la personne qui le prononce — contrairement à ce qui se passe dans le discours magique — mais elles permettent aussi d'utiliser un cadre plus institutionnel qu'affectif comme c'est le cas dans le jeu de rôle thérapeutique. De ce cadre qui utilise la fiction conventionnelle émerge une situation discursive proprement rhétorique. Celle-ci permet à l'orateur de ne pas cacher son intention de persuader tout en se présentant «comme si» il n'avait pas l'intention de persuader. Mais ce «comme-si» est une fiction partagée. La situation discursive n'engage de ce fait aucune contradiction au niveau des états mentaux.

---

[8] Il y a visiblement une ambiguïté chez la patiente sur le statut de ce rôle: tantôt joué, tantôt assumé de façon réelle. L'usage alternatif des guillemets pour «Maman» tout au long de son récit pourrait en être le témoin.

3.3. Le statut du discours

Voyons enfin, au plan du discours proprement dit, ce que peut nous apporter la suite de cette enquête comparative, en gardant à l'esprit le statut des états mentaux qui semblent être à leur source.

Dans la formule magique que nous analysons, comme dans beaucoup d'autres, on a affaire à une comparaison explicite et non pas à un trope. La formule n'a donc rien de *poétique*. En outre, comme Todorov le signale, les deux événements comparés n'ont que peu de rapports entre eux. Il semblerait plutôt que l'important soit la démarche comparative elle-même, qui consiste à ranger l'événement nouveau dans une classe d'événements connus et réputés sacrés. Un tel discours puiserait donc son effet persuasif dans le fait même de l'activité de classement, laquelle aurait quelque chose d'essentiellement rassurant. Il n'y a donc ici rien de fictionnel dans le discours. Mais cela n'implique pas pour autant que le caractère littéral du discours engage la croyance réelle des locuteurs que c'est le discours qui provoque la guérison. De nombreux cas analogues ont été décrits par les anthropologues dont l'un des plus clairs est rapporté par Pears[9]. Certaines tribus africaines chrétiennes ont la croyance magico-religieuse que les léopards sont de bons chrétiens et qu'à ce titre ils respectent le Carême. Il n'en demeure pas moins qu'au moment du Carême, ils protègent leur bétail des léopards comme pendant les autre moments de l'année. Une telle attitude n'a rien d'irrationnel et l'on ne peut pas dire que la tribu entretient des croyances contradictoires.

Dans l'échantillon de dialogue qui se déroule dans un cadre thérapeutique, la patiente se dit rassurée par le jeu décidé en commun, alors qu'elle a visiblement conscience du statut ludique des éléments mis en place. Ici, comme dans le discours magique, la patiente ne «croit» pas que l'action de la thérapeute sur la dent est à l'origine de sa détente. Il semblerait d'ailleurs qu'une capacité à hiérarchiser les différentes croyances soit au moins en partie conservée même avant la phase de guérison. C'est ce qui se dégage de l'extrait (4):

(4) Je voyais bien que c'étaient mes bras qui me donnaient des coups mais en même temps j'étais sûre que c'était le petit singe qui me frappait. Et pourtant je ne croyais pas qu'il me symbolisait. Je n'aurais même pas compris ce que cela voulait dire. Je disais: «Moi, c'est moi, et lui, c'est lui, il n'y a pas de rapport entre nous», et pourtant il y avait une confusion complète entre lui et moi. Il

---

9 Le même exemple est déjà cité par Dan Sperber 1974.

> avait les mêmes chagrins que moi, et surtout, il voulait me faire du mal, me détruire, et je le craignais beaucoup sans lui en vouloir. Car je voyais bien que ce n'était pas de sa faute. (Séchehaye 1950: 61)

Dans cet extrait, la patiente semble témoigner du fait qu'elle avait conservé une dissociation entre ses croyances réelles et les convictions dues à ses craintes même si une telle dissociation est erratique et débouche sur une réalité indécidable.

Passons enfin au discours rhétorique. La fin de l'éloge funèbre de Jean Moulin par Malraux constitue, comme de nombreux discours épidictiques, un cas typique de résistance à la révision (cf. Livet 2002). Il s'agit de l'expression publique d'une scission entre les valeurs et le monde réel. L'émotion collective qui émerge de ce discours serait produite à partir d'un besoin matérialisé ici par une nécessité d'adhésion «non sceptique» aux valeurs de la République.

Ici, comme dans les autres institutions discursives, on retrouve la structure dissociée des états mentaux (en l'occurrence, les croyances et les valeurs). Mais ici, la dissociation semble prévue et intégrée au cœur même de l'institution. La fin du discours commence par une comparaison explicite (le souhait adressé à la jeunesse de France) à qui il est demandé de poser l'acte pacificateur par la pensée et par le geste. D'une façon remarquable, la dernière phrase réunit la comparaison en une métaphore aux effets rassembleurs.

Synthétisons à présent l'ensemble de ces réflexions par le tableau ci-dessous:

Discours	Magique	Thérapeutique	Rhétorique
Logos	Sens littéral	Jeu de langage	Sens figuré
Ethos	La personne elle-même	Jeu de rôle	Convention
Pathos	Dissociation concrète (objet inanimé)	Dissociation ludique (personnification)	Dissociation conventionnelle
État mental	Puissance réelle (fiction cognitive)	Puissance rituelle (fiction fonctionnelle)	Puissance rhétorique (fiction institutionnelle)
Effet	Réalisation (action)	Condition de l'action	Persuasion

Il se dégage de cette synthèse que chacun des types de discours analysés comporte un mode de fonctionnement homogène.

Dans le discours magique, tout est concret, pris à la lettre et réalisé effectivement. Le lien entre la pensée, le discours et l'action consécutive est posé comme ontologique. L'adhésion à cette institution par ceux qui la pratiquent ne les empêchent pas par ailleurs d'avoir le système de croyances que la plupart des hommes entretiennent au quotidien. C'est pour cela que, dans ce cas on peut parler de *fiction cognitive*: le système magique s'intègre au système quotidien et s'articule à lui sans que le croyances magiques n'entrent en contradiction empirique avec les croyances quotidiennes, sans doute parce que la rencontre des deux n'est pas problématisée. Elle n'a ainsi aucun statut épistémologique.

Dans le discours thérapeutique, un cadre ludique ou rituel est posé en accord avec l'orateur et l'auditoire par un accord tacite, fonctionnel, basé sur l'efficacité de l'entreprise. C'est pourquoi on peut parler dans ce cas de *fiction fonctionnelle* pour qualifier le statut des états mentaux à la sources de ces actions: les acteurs du discours thérapeutique savent que leur construction rituelle sera efficace pour l'action.

Enfin, dans le discours rhétorique, chaque élément du discours fonctionne au sein d'un cadre entièrement conventionnel. Dans le cadre rhétorique, chaque élément est attendu, déterminé par le contexte et assumé comme pleinement conventionnel. Le contexte de l'éloge funèbre est d'ailleurs lui-même institutionnalisé. C'est pourquoi on peut parler dans ce cas de *fiction institutionnelle*. Cela permet également de souligner le fait qu'ici la dissociation entre les désirs et les croyances est totalement assumée. En effet, chacun sait que Jean Moulin n'était pas le visage de la France, ni au sens propre, ni même au sens figuré. La Résistance a fait l'objet de beaucoup de conflits internes et cela n'était pas un mystère pour les citoyens de l'époque. Pourtant l'émotion qui émerge nécessairement face à cette image est le témoin troublant de la puissance persuasive de cette fiction institutionnelle.

4. Conclusion

Au terme de cette enquête comparative, nous pouvons faire le constat suivant. Les locuteurs semblent bien mettre en œuvre une compétence spontanée face aux différents genres discursifs. Parmi les capacités qu'ils utilisent pour s'aider dans leur interprétation, la capacité fictionnelle paraît essentielle.

Dans tous les cas on peut observer une élaboration du matériau cognitif et linguistique mis en œuvre: les états mentaux, le logos lui-même, ainsi que l'ethos et le pathos. Il est apparu que l'attitude fictionnelle intervenait à chacun de ces niveaux mais sans pour autant qu'elle ait toujours le même statut. Si la fonction cognitive de la fiction, telle qu'on la rencontre dans le discours magique semble la plus ancienne, on peut apprécier le fait qu'elle s'élabore en un processus fonctionnel dans certains cadres ritualisés tel que celui d'une thérapie et enfin, qu'elle acquiert un statut institutionnel tel qu'on le trouve dans le discours rhétorique où l'attitude fictionnelle perd toute fonction vitale, comme c'est le cas dans la conduite esthétique (cf. Schaeffer 1999).

Mais il reste que, y compris dans une telle institution, les effets émotionnels induits semblent puiser leur source dans les mécanismes cognitifs à l'œuvre dans la fiction cognitive. À ce titre, l'émotion que nous éprouvons face à une annonce de mort ou à une prédiction proférée sur un ton incantatoire semble témoigner de la vivacité de l'éthique magique dans nos représentations du monde et des discours. Si nous annonçons une catastrophe et qu'elle se réalise, nous pouvons éprouver de la culpabilité «comme si» nous étions en partie l'auteur de l'événement. Dans certains troubles psychotiques, le patient est «persuadé» d'être à l'origine de certains événements de ce type. Or, comme nous l'avons vu, ni dans un cas, ni même dans l'autre, il ne s'agit d'une croyance pleine et entière. Cela pourrait indiquer que nous puisons nos attitudes fictionnelles les plus élaborées dans des mécanismes cognitifs anciens sans la vivacité desquels la rhétorique ne serait pas l'institution persuasive qu'elle est. Mais l'émotion persuasive ne se produit que lorsque la fiction a perdu toute fonctionnalité directe, toute fonction vitale.

Emmanuelle DANBLON
Université Libre de Bruxelles
Laboratoire de Linguistique textuelle et de Pragmatique cognitive

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

AMOSSY R. (éd.) 1999: *Images de soi dans le discours,* Lausanne-Paris, Delachaux et Niestlé.

AMOSSY R. & MAINGUENEAU D. (éds.) 2003: *L'analyse du discours dans les études littéraires*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail.

ADAM J.-M. et al. (éds.) 1995: *Le discours anthropologique*, Lausanne, Payot.

ADAM J.-M. & HEIDMANN U. 2003: «Discursivité et (trans)textualité: la comparaison pour méthode. L'exemple du conte», in Amossy R. et Maingueneau D. éds., *L'analyse du discours dans les études littéraires*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 29-49.

BILODEAU R. 2001: «La satisfaction d'être dupe», *Philosophiques*, 28/2, 381-394.

DANBLON E. 2001: «La rationalité du discours épidictique», in Dominicy M. et Frédéric M. éds., *La mise en scène des valeurs. La rhétorique de l'éloge et du blâme*, Lausanne, Delachaux et Niestlé, 19-47.

—2002: *Rhétorique et rationalité. Essai sur l'émergence de la critique et de la persuasion,* Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles.

—2004: «L'adhésion chez Perelman. Réflexions sur la pensée rhétorique», Oliveira E. éd., *Hommage à Chaïm Perelman*, *Revue Philosophique Idéation*, n°10, vol. 4, 81-93.

DAVIDSON D. 1985: «Deception and division», in LePore E. et Mac Laughlin B. éds., *Actions and Events*, *Perspectives on the Philosophy of Donald Davidson*, Oxford, Basil Blackwell, 138-148.

DOMINICY M. & FRÉDÉRIC M. (éds.) 2001: *La mise en scène des valeurs. La rhétorique de l'éloge et du blâme*, Lausanne,

Delachaux et Niestlé.
ELSTER J. 1984: *Le laboureur et ses enfants. Deux essais sur les limites de la rationalité*, traduction par Abel Gerschenfeld, Paris, Minuit.
ENGEL P. 1998: «Dispositions à agir et volonté de croire», in Grivois H. et Proust J. éds., *Subjectivité et conscience d'agir. Approches cognitives et cliniques de la psychose*, Paris, PUF.
FAVRET-SAADA J. 1977: *Les mots, la mort, les sorts. La sorcellerie dans le bocage*, Paris, Gallimard.
GRIVOIS H. & PROUST J. (éds.) 1998: *Subjectivité et conscience d'agir. Approches cognitives et cliniques de la psychose*, Paris, PUF.
JOSEPH I. & PROUST J. (éds.) 1996: *La folie dans la place. Pathologies de l'interaction*, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales.
LIVET P. 2002: *Émotions et rationalité morale*, Paris, PUF.
PEARS D. 1986: *Motivated irrationality*, Oxford, Clarendon Press.
SECHEHAYE M. 1950: *Journal d'une schizophrène*, Paris, PUF.
SCHAEFFER J.-M. 1989: *Qu'est-ce qu'un genre littéraire?*, Paris, Seuil.
—1999: *Pourquoi la fiction?*, Paris, Seuil.
—2000: *Adieu à l'esthétique*, Paris, PUF.
SCHUHL P.-M. 1969: *L'imagination et le merveilleux. La pensée et l'action*, Paris, Flammarion.
SIESS J. & VALENSY G. (éds.) 2002: *La double adresse*, Paris, l'Harmattan, coll. «sémantiques».
SPERBER D. 1974: *Le symbolisme en général*, Paris, Herman.
TODOROV T. 1978: *Les genres de discours*, Paris, Seuil.
VEYNE P. 1983: *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes?*, Paris, Seuil.
WELLS G. A. 1993: *What's in a Name? Reflections on Language, Magic and Religion*, Chicago/La Salle, Open Court.